

Les Cahiers des Dix



Sur le nom de lieu: Labrador

Aristide Beaugrand-Champagne

Numéro 15, 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080106ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080106ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaugrand-Champagne, A. (1950). Sur le nom de lieu: Labrador. *Les Cahiers des Dix*, (15), 10–16. <https://doi.org/10.7202/1080106ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

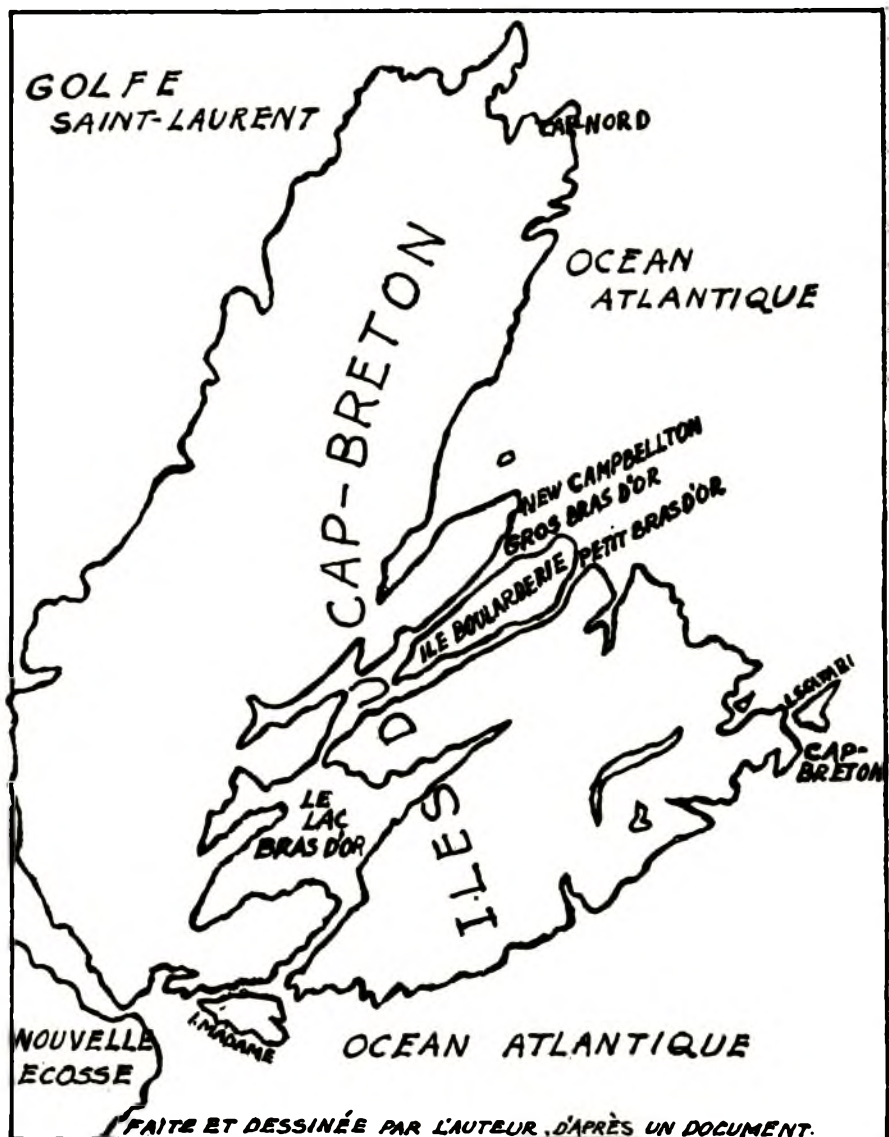
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Sur le nom de lieu: Labrador

Par Aristide BEAUGRAND-CHAMPAGNE

La fortune des noms de lieux est souvent inexplicable étymologiquement; non seulement dans la langue de leurs habitants actuels, mais dans aucune des langues connues, anciennes ou modernes.

On pourrait donc croire que certains noms n'ont été imposés qu'à cause de leur seule sonorité: s'il s'en trouve qui l'ont été à cause de cela seulement, ce n'est pas souvent le cas.

Très généralement, on peut avoir affaire à une déformation: « *Labrador* »; à une mauvaise interprétation: « *Canada* »; à une simplification outrancière: « *Lachine* »; à une transcription fautive: « *Hochelaga* ».

Cette onomastique fantaisiste ne nous est pas particulière. Des noms donnés autrefois à cause de manières d'être de lieux que l'on a cessé de remarquer au cours du temps; ou de circonstances quelconques aujourd'hui oubliées, se sont maintenus durant une longue suite de siècles, sans que l'on ait jamais su par qui, comment et pourquoi ils avaient été imposés.

Ainsi, au témoignage de l'éminent publiciste-archéologue Victor Bérard, dans son ouvrage: *La Résurrection d'Homère*, les Grecs ont appelé pendant près de deux milliers d'années du nom de « *Kerkyra-Korkyra* » une île de la mer Ionienne que l'Antiquité connut ensuite sous le nom de « *Corcyre* », qui en est comme la traduction, et que les Vénitiens baptisèrent enfin du nom de « *Corfou* » qu'elle porte aujourd'hui.

Ni les Grecs, ni personne après eux ne surent jamais que le doublet « *Kerkyra-Korkyra* » vient du sémite « *Kerkur-Korkour* » qui veut dire vaisseau, ou chameau de course; l'île vue de loin présente en effet l'aspect d'un vaisseau à voiles, pétrifié,

Seuls les Vénitiens semblent avoir remarqué, comme autrefois les Phéniciens, la « double-cime » (grec: *Koriphous*) dont on a fait *Corfou*.

Plus près de nous, et toute révérence gardée dans la comparaison, envers le lieu ancien comme envers l'éminent auteur, je crois pouvoir expliquer comment on a pu venir au « *Labrador* » de notre côte atlantique, situé comme chacun sait entre le détroit de Belle-Ile et le détroit d'Hudson, soit entre le 52e et le 60e degrés de latitude Nord.

Cette partie de notre vaste et beau pays est dénuée de tout charme, mais non de grandeur majestueuse: il y règne une température très froide; un petit été qui n'est au mieux qu'un printemps tardif, dont la température ne permet aucune grande culture de plein air.

Sur cette terre aride et désolée, derrière un mur de falaises s'élevant à pic de 1,500 à 2,000 pieds du niveau de la mer, l'oeil embrasse une étendue morne et sans fin de tundra à la végétation rabougrie, où l'on n'entend guère aujourd'hui que le vrombissement des avions partant pour l'Europe, ou qui en arrivent, aux escales de Gander et de Goose Lake qui sont les seuls signes de l'activité humaine, en dehors de quelques postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et de l'ancienne mission des Frères Moraves.

C'est, au dire des voyageurs, « l'abomination de la désolation, » confirmant ainsi après cinq cents ans, l'exaspérante vitupération de Jacques Cartier qui disait en la regardant du pont de son navire: « Ce doit être là la terre que Dieu donna à Caïn ».

Quand, par qui et comment cette terre ingrate en apparence, mais que nous savons maintenant pleine de richesses insoupçonnées autrefois, a-t-elle été découverte et ainsi nommée?

La plus vieille carte géographique connue de ces parages a été dressée en l'an 1500, par Juan de La Cosa, propriétaire et capitaine de la caravelle *Santa-Maria*, qui portait Christophe Colomb en 1492.

Cette carte montre à son sommet une côte indéterminée allant de l'Est à l'Ouest, et, dans une inscription révélatrice, ces mots: « *Mar discoberta por Ingleses* ».

C'est la preuve indéniable du voyage de découverte de Jean Cabot pour le compte des Anglais en 1497.

C'est aussi la preuve de l'existence de la carte aujourd'hui perdue de Cabot, dont La Cosa reproduit, sans doute, une portion.

Il n'est nulle part fait mention du mot « *Labrador* » sur la partie de la carte reproduite, ni dans la relation laissée par Cabot.

On est donc en droit de conclure qu'en l'an 1500, ni les Espagnols, ni les Anglais ne connaissaient de terre portant le nom de « *Labrador* », puisque ce mot ne figure ni sur la carte de La Cosa ni dans la relation de Cabot.

En 1521, on voit apparaître une carte attribuée à l'italien Bordone et sur laquelle on lit: « *Terra del Laboradore* », la « *Terre du Laboureur* ».

Que s'est-il donc passé entre 1500 et 1521 pour qu'il soit fait mention d'une « *Terre du Laboureur* » en cet endroit?

Il ne s'est rien passé du tout, à part quelques tentatives malheureuses de découvertes et d'essais de colonisation restés infructueux.

Cependant il y avait de parts et d'autres des voyages clandestins dont on connaît aujourd'hui l'existence, mais qu'on ignorait à l'époque, tant ceux qui y prenaient part s'engageaient à ne rien révéler: c'était le « secret des terres-neuves. »

Ce secret n'était pas uniquement de laisser ignorer les terres nouvelles entrevues au cours des voyages, mais aussi de ne pas révéler à tout venant l'existence des bancs où se faisait la pêche de la morue.

Pendant longtemps seuls les Bretons, les Basques et les Portugais connurent l'existence et l'emplacement des bancs, et se distribuèrent les zones d'opération.

Chaque nation avait un pied-à-terre où ses nationaux allaient se pourvoir d'eau fraîche à l'aiguade et, dans les premiers temps, préparer et sécher le poisson avant la mise en sel.

Généralement ces « territoires » étaient limités par des accidents de terrain, ou par des empiétements de la mer formant par exemple des petites baies où l'on pouvait se réfugier en cas d'accidents ou de gros temps.

Ces rendez-vous étaient bien connus de tous les marins et portaient des noms qui rappelaient aux pêcheurs quelque coin du pays, ou quelque saint favorable aux navigateurs. Baie des Châteaux; Belle-Ile; Bonavista; Baccallaos; Conception; Caramello; Cap-Breton, pour n'en citer que quelques-uns.

Retenons Cap-Breton, dans l'île de ce nom.

A mi-chemin environ entre le Cap-Nord et le Cap-Breton se trouve une grande baie, au fond de laquelle il y a l'île de Boularderie, étroite et profonde de 25 milles, et qui, se présentant par le bout, forme deux bras de mer qui mettent de ce côté un beau lac en communication avec l'Océan.

En réalité, il ne s'agit pas d'un lac, mais d'une grande baie intérieure ouverte au Nord-Est sur l'Océan par deux bras de mer, et au Sud-Ouest par un bras de mer donnant issue sur la *Grande Anse*, en arrière de l'*Ile Madame* située elle-même sur l'Océan.

Du côté de New-Campbelltown l'embouchure est invitante: de bonne heure, des marins français la découvrirent et gagnèrent ainsi le beau lac dont la marée quasi nulle, elle ne dépasse pas un pied, en fait une retraite sûre en cas de gros temps.

Tous les lecteurs, j'en suis certain, ont reconnu le Lac Bras d'Or et les deux Bras d'Or qui y conduisent, le gros et le petit.

Il est clair que le soleil couchant dorant la surface de l'eau, les marins ont dit: bras d'or, et, à l'extrémité de la passe, devant le spectacle du grand lac empourpré, plus épris de la beauté et de la grandeur du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, que du besoin de lui trouver un nom, l'appelèrent tout simplement: le lac des bras d'or, dont on a fait le Lac Bras d'Or et par contraction Lacbrador, Labrador et Laborador.

Pourquoi le Labrador actuel est-il si loin de son protonyme? C'est assez simple.

Pendant longtemps on garda le secret; mais comment empêcher des marins, bavards de profession, de raconter dans les ports qu'il se trouvait là-bas un beau lac enfoncé dans les terres, et auquel on accédait par des bras d'or.

On écoutait bouche bée et, pour ne pas être en reste d'aventures, on racontait à son tour ce que l'on n'avait pas vu, en amplifiant naturellement les détails.

C'est ainsi que naît le merveilleux.

Dans les ports, il y avait aussi, autrefois, des marins encore plus curieux que les autres, et qui, s'ils ne posaient pas de questions, écoutaient bien attentivement les réponses que l'on faisait aux autres.

C'étaient des espions à la solde des ambassadeurs des pays étrangers.

Ce n'était pas un métier noble, ni sans dangers, mais comme la paye était bonne on s'y risquait, pour rapporter ce que l'on disait dans les buvettes et le long des quais.

On essayait de situer ces lieux bénis que les navigateurs disaient avoir vus.

Des cartographes dressaient des cartes d'après ces indications peu sûres, et les vendaient à qui voulait les prendre.

On a estimé que l'on avait dressé plus de cent mille cartes au cours du temps qui a précédé les relevés exacts des expéditions scientifiques.


Comme le secret était au fond bien gardé, et les lieux absolument étrangers aux auditeurs, les distances s'allongeaient et les localisations se faisaient plus nombreuses.

A cela se mêlaient les malentendus et les erreurs volontaires, de sorte que l'on finit par faire de Bras-d'Or le: « Laborador » des cartes espagnoles et portugaises, et pour comble, la « Terre du Laboureur » des cartes françaises, où l'on voit un paysan conduisant une charrue à roues.

Ce détail ferait pouffer de rire les Esquimaux de notre Labrador, mais — en ce temps-là du moins — le ridicule ne tuait pas encore.

Pour conclure, on voit bien, par ces noms qui lui sont restés, que les premières explorations et découvertes de la côte de l'Amérique sont l'oeuvre de Français qui, s'ils n'ont pas précédé Cabot dans cette partie du continent, ne furent pas lents à profiter de sa découverte et à devancer tout le monde.

Plut à Dieu qu'ils eussent eu autant de ténacité que d'esprit d'aventure.

A handwritten signature in cursive script, reading "Aristide Beaugrand-Champagne". The signature is written in dark ink and is underlined with a single horizontal stroke.